

LA VALEUR

Grégoire Courtois

version 1.2
Mai 2010

* Deux couples.

Jeremy et Noémie. Rodolphe et Agathe.

* Bruit de moteur automobile. Bruit de pneus sur le goudron.

Tous bruits ou images permettant de comprendre que les quatre personnages sont embarqués sur les sièges arrière d'une limousine en route.

* Qu'on la représente fidèlement ou non, cette limousine est divisée en deux :

- Partie avant, où siège le conducteur.
- Partie arrière, où se déroule l'action, constituée de deux banquettes face à face, séparée par une table basse sous laquelle il y a un mini-bar.

* Les passagers peuvent converser avec le conducteur grâce à un interphone. Les vitres de la limousine sont blindées et teintées de manière à ce que les passagers puissent voir l'extérieur tout en restant invisibles. Les bruits qui proviennent de l'extérieur sont donc étouffés mais on distingue malgré tout, pendant toute la durée de la pièce, des cris, des slogans, des bruits de vitres brisées, parfois même des coups de feu. Le spectateur comprend très vite que dehors, la situation dégénère.

* La pièce ne commence pas doucement, en ouverture au noir. Tous ces éléments, visuels et sonores, apparaissent en même temps, brusquement, en « cut ». De la même manière, la pièce se déroule sans aucune coupure, en temps réel, et les nombreux « temps » proposés par le texte signifient une absence de dialogues, mais en aucun cas une interruption des éléments réalistes de la mise en scène. Afin d'insister sur cet aspect, la pièce commence au milieu d'une phrase, et se termine de la même manière.

* On notera qu'à aucun moment, les personnages ne font usage de téléphone portable. J'aurais pu expliquer cet état de fait dans le texte, mais cette information m'a paru superflue et lourde. Le spectateur imaginera simplement que la situation globale a entraîné une rupture des communications sans fil, ou encore une surcharge constante des centraux téléphoniques, laquelle empêche de joindre le moindre service de secours.

« *Love the horse or leave the horse.* »
A Silver Mount Zion - blindblindblind

(Lumière)

JEREMY

... surtout construite sur plusieurs niveaux. C'est une pièce qui parle de pouvoir, du pouvoir bien sûr, mais aussi d'abnégation, et de courage. C'est une pièce qui nous met face à notre propre histoire, face à nos choix, à nos devoirs, à la manière avec laquelle nous réagissons aux défis que l'Histoire - la grande Histoire - nous lance. C'est une pièce qui parle de la guerre - de toutes les guerres - de notre guerre - une pièce qui nous montre - c'est important qui ne nous explique pas, qui nous montre - ce que nous sommes - vous, moi, eux - comment nous sommes ce que nous sommes et rien d'autre. Comment aussi...

NOÉMIE *(l'interrompt)*

Voyons, Jeremy, ne leur raconte pas tout ! Ils se feront leur propre idée quand ils l'auront vue.

JEREMY

Rodolphe ? Sa propre idée ? Ah ! Sa charmante épouse, peut-être. Mais si Rodolphe se faisait ses propres idées, il ne travaillerait pas pour moi. N'est-ce pas, Rodolphe ?

(Rodolphe acquiesce en souriant jaune.)

RODOLPHE

A quelle heure est la représentation ?

JEREMY

21 heures.

AGATHE

Nous aurions peut-être dû partir plus tôt.

JEREMY

Ne vous en faites pas. Fred est un excellent conducteur. Il n'a pas son pareil pour prendre la bonne route au bon moment.

AGATHE

Peut-être, mais avec ces émeutes.

JEREMY

Ce ne sont pas des émeutes, ce sont des manifestations.

NOÉMIE

Casser des vitrines et mettre le feu à des voitures, je n'appelle pas ça une manifestation.

JEREMY

C'en est une pourtant. C'est une manifestation du mécontentement populaire. Les gens ont des problèmes, ils s'expriment.

NOÉMIE

Moi-aussi j'ai des problèmes, mais je n'embête personne.

JEREMY

Qu'en pensez-vous, Rodolphe ? *(Pas de réponse)* Vous trouvez ça anormal que le peuple investisse les rues de manière un peu... radicale ?

RODOLPHE

Et bien, je respecte le droit à manifester, bien sûr, mais ces derniers temps, la situation prend des proportions un peu inquiétantes. Je pense qu'on pourrait trouver des solutions sans en arriver à ces extrémités. Ma femme n'ose plus sortir seule depuis quelques jours. Je ne pense pas qu'instaurer la peur dans le pays serve les revendications des manifestants.

NOÉMIE

Mais quelles revendications ?!

JEREMY

Excusez-moi, mais j'ai plutôt l'impression que la majorité du pays est dans la rue. On ne peut pas dire que la situation empêche quiconque de sortir. Agathe ? Vous avez peur de sortir ?

AGATHE

Je ne suis pas rassurée...

RODOLPHE *(l'interrompt)*

Elle a peur d'être prise à partie. La presse signale des incidents de ce genre.

AGATHE

Mais vous êtes certain que la représentation aura lieu ? Les théâtres ne sont

pas fermés ?

JEREMY

Fermés ? Bon dieu, non ! *The show must go on*, comme on dit ! Et puis on retrouvera un tas d'amis là-bas, alors même si les comédiens sont dans la rue, on boira au moins une coupe de champagne entre gens de bonne compagnie. C'est bien à ça que sert le théâtre après tout, non ?

(Un temps)

(Personne n'ose dire un mot. Jeremy regarde le paysage urbain défiler derrière la vitre blindée.)

NOÉMIE (à Agathe)

Rodolphe nous a dit que vous travailliez dans l'art.

AGATHE

Oui, entre autres. Je fais commerce d'antiquités. J'ai une petite boutique dans le centre.

JEREMY

Les antiquités, tiens donc.

RODOLPHE

La partie « commerce » n'est pas la plus importante. Agathe est surtout sollicitée pour son expertise, pour l'évaluation des biens, dans le cas de successions le plus souvent.

NOÉMIE

C'est intéressant...

JEREMY (*l'interrompt*) (à Agathe)

Vous évaluez les choses alors.

AGATHE

Voilà.

JEREMY

Vous déterminez la valeur des choses.

RODOLPHE

Oui.

AGATHE (*en même temps*)

Non, pas exactement. Je ne décide pas des prix. Il existe des cotes, des grilles de valeurs. Mon métier consiste surtout à définir la nature exacte des objets. C'est la nature qui décide du prix.

JEREMY

Mais vous décidez de la nature.

AGATHE

Je...

JEREMY

C'est très intéressant ce que vous dites là. (*Un temps*) Cette foi. Cette sensation que vous avez de ne pas être responsable de la valeur. (*Un temps*) Comme s'il existait une force, supérieure, qui déciderait de tout... et dont nous ne serions que les petits exécutants.

RODOLPHE

Nous ?

JEREMY

Que croyez-vous que nous sommes, Rodolphe ? Que croyez-vous que je suis ? (*Pas de réponse*) Je suis un modeste antiquaire, tout comme votre femme. J'évalue. Je détermine la nature des choses, et mon expertise décide de leur valeur, aux yeux du monde. La suite des événements, la négociation, la vente, l'achat, tout ça ce ne sont que des détails. L'essentiel de la transaction financière, y compris au plus haut niveau, ne dépend que d'une chose : la nature du bien. Et cette nature, c'est moi qui la détermine.

RODOLPHE

Il arrive qu'on remette en cause votre évaluation.

JEREMY

Bien sûr. Et quand c'est le cas, je sais que j'ai en face de moi un véritable professionnel. Mais si on se présente devant moi avec comme seul objectif un abattement de 10% du prix, juste pour la forme, pour le prix d'ami ou que sais-je, je sais que j'ai déjà gagné. Ca n'est plus du commerce, c'est de la charité. Vous devez comprendre de quoi je parle, Agathe, n'est-ce pas ?

AGATHE
Je comprends.

RODOLPHE
Il n'empêche que la nature d'un bien n'est pas excessivement variable. On peut éventuellement donner plus d'importance à une caractéristique, mais on ne peut pas présenter une chose comme ce qu'elle n'est pas, ni cacher ce qu'elle est. Tout ça reste défini par des conventions et des consensus qui ne sont pas du ressort de l'expert, et encore moins du vendeur.

(Un temps)
(On attend la réponse de Jeremy dont le regard semble bloqué sur Agathe, laquelle ne le regarde pas.)
(Puis sans le regarder)

JEREMY
Vous allez vraiment aimer cette pièce de théâtre, Rodolphe. Et vous aussi, Agathe. Mais peut-être pas pour les mêmes raisons. On se comprend, Agathe, n'est-ce pas ?

AGATHE *(amusée)*
Je n'en suis pas sûre, non.

(Sourires)
(Un temps)

NOÉMIE
Mais pourquoi il passe par l'Hôtel de Ville ? C'est pas du tout la route.

JEREMY
Il doit avoir ses raisons.

NOÉMIE
Demande-lui.

JEREMY
Non. Je ne tiens pas à expliquer à Fred comment faire son travail.

NOÉMIE
Il ne s'agit pas de lui expliquer quoi que ce soit. Juste savoir ce qui se passe. Si c'est un long détour ou un petit détour.

JEREMY
Tu n'as qu'à lui demander si ça te tourmente.

NOÉMIE
Moi ?

JEREMY *(montrant l'interphone)*
Je t'en prie.

NOÉMIE
Ça ira.

JEREMY
Qu'est-ce qui ira ?

NOÉMIE
Ca ira. *(à Rodolphe et Agathe)* Excusez-moi. Qu'on prenne un itinéraire ou un autre n'a pas d'importance, mais j'ai mes petites habitudes.

(Rodolphe et Agathe acquiescent.)
(Un temps)
(Finalement, après une longue hésitation, Noémie appuie sur l'interphone.)

NOÉMIE
Fred ?

FRED *(dans l'interphone)*
Oui, Madame ?

NOÉMIE
Tout va bien ? Vous avez dû changer d'itinéraire ?

FRED *(dans l'interphone)*
Oui, Madame. La radio a annoncé un barrage de manifestants près de la gare. J'ai préféré faire un détour.

NOÉMIE
Vous avez bien fait. Merci, Fred.

FRED (*dans l'interphone*)
A votre service, Madame.

*(Noémie sourit triomphalement. Les autres sourient, amusés, sauf Jeremy qui demeure perdu dans la contemplation de la ville qui défile derrière la fenêtre.)
(Un temps)*

NOÉMIE
Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais je trouve que ce film qui a remporté le Grand Prix du Festival des Arts est parfaitement insipide. Comment s'appelle-t-il déjà ?

RODOLPHE
« Après Jésus Christ »

NOÉMIE
Ah oui, voilà ! J'oublie toujours. Ça n'est pourtant pas un titre difficile à se souvenir. Quelle prétention, quelle naïveté ! Je ne comprends pas qu'on puisse récompenser de telles œuvres.

(Un temps)

RODOLPHE
Ca n'est pas un film conventionnel.

NOÉMIE
Vous pouvez le dire. Ou alors ce sont des conventions qui m'échappent.

JEREMY
C'est comme l'itinéraire. Tu as tes petites habitudes.

NOÉMIE
Non ! Je ne suis pas obtuse ! J'apprécie les nouvelles formes. Mais ici il ne s'agit pas de forme. C'est le fond. Les valeurs, ce qu'on nous raconte. Tout ça est tellement éloigné du réel. C'est de la propagande.

JEREMY
C'est de l'art.

NOÉMIE
C'est de l'art, c'est de l'art ! L'art n'excuse pas tout. Et puis je ne sais même pas pourquoi tu te mêles de cette conversation. Tu ne l'as pas vu, toi.

AGATHE
C'est l'histoire qui vous dérange ?

NOÉMIE
Vous l'avez vu ?

RODOLPHE
Oui, nous y sommes allés à sa sortie. Agathe aime beaucoup ce réalisateur. Elle m'a un peu obligé.

*(Agathe jette un regard noir à Rodolphe.)
(Jeremy se redresse, comme si la conversation devenait subitement digne d'intérêt.)*

JEREMY
Vous êtes cinéphile, Agathe ?

AGATHE
Pas nécessairement, je...

NOÉMIE (*l'interrompt*)
Oh, moi je suis une passionnée. Je vais tout voir. Presque tout.

JEREMY
Tu as le temps.

AGATHE
Je pourrais aller plus souvent au cinéma, mais j'ai toujours peur de perdre mon temps. Alors je sélectionne. J'ai quelques réalisateurs fétiches dont je suis le travail. Ainsi, je suis moins souvent déçue.

NOÉMIE
Vous avez bien raison. Parfois, je me demande pourquoi je m'obstine à espérer du mieux. Ce doit être la magie de la salle obscure. S'asseoir devant un écran. Attendre que ça commence. Ce sont des moments que j'adore. Peu importe le film que je vais voir. Ces moments sont toujours magiques.

(Un temps)

JEREMY *(à Agathe)*

Moi qui n'ai pas encore vu ce film. Qu'est-ce que vous pourriez me dire pour me convaincre d'y aller ? Comment le vendriez-vous ?

AGATHE

Je ne sais pas trop. Ce film a ses défauts, c'est vrai.

JEREMY

Voyons, Agathe. C'est votre métier, le commerce. Estimez ce film. Vendez-le moi. Estimez sa nature et sa valeur.

AGATHE

Ça ne marche pas comme ça.

JEREMY

Et pourquoi ça ?

NOÉMIE

Laisse-la tranquille. Si elle n'a pas envie d'en parler.

JEREMY

Non, c'est juste une question. Je veux plusieurs avis pour me décider. Je ne peux pas me contenter d'une seule opinion. Agathe ?

RODOLPHE

Vas-y, Agathe.

AGATHE

Et bien, Noémie a raison sur un point. Ça n'est pas un film réaliste. Il ne cherche pas à l'être. *(Un temps)* Mais ça n'est pas non plus une métaphore directement compréhensible. C'est un entre-deux. C'est ce statut intermédiaire qui a déstabilisé de nombreux spectateurs.

JEREMY

Mais pas vous.

RODOLPHE

Oh non !

AGATHE

Pour utiliser un terme qui vous est familier, je dirais que c'est un contrat. Soit on décide de le signer, soit on le refuse. Et si on accepte les termes de ce contrat, alors on peut se concentrer sur sa mise en application. On ne négocie pas avec ce film. *(Un temps)* On ne négocie avec aucune œuvre d'art en fait. Si on le fait, c'est qu'on n'a pas encore signé ce contrat, et de fait, les émotions sont faussées. *(Un temps)* Il n'y a pas d'émotion qui soit soumise à la négociation.

(La voiture s'arrête.)

NOÉMIE

Dans ce film, il n'y a pas d'émotion du tout, si vous voulez mon avis ! C'est tellement...

JEREMY *(l'interrompt)*

C'est passionnant ce que vous dites là.

RODOLPHE *(fier)*

Elle fait toujours ça.

NOÉMIE

... creux.

JEREMY

Ça peut s'appliquer à de nombreux domaines.

RODOLPHE

Le commerce.

JEREMY

L'amour.

NOÉMIE

Je ne suis définitivement pas amoureuse de ce film.

JEREMY

Même à l'église, le temple de l'immatériel, on appose sa signature pour sceller une union.

(Elle s'approche de l'interphone. Jeremy la devance.)

AGATHE

C'est un registre, pas un contrat.

JEREMY

C'est un rituel de clôture. On signe par écrit un contrat annoncé à l'oral. « Je jure de l'aimer et de la chérir, etc. » En terme de clauses contraignantes, je ne connais pas de contrat plus drastique. *(Un temps)* Pour en revenir à ce que vous disiez, je me demande si ce contrat n'est pas nécessaire à l'amour.

RODOLPHE

L'amour hors mariage n'existerait pas ?

(Un temps)

JEREMY

Je possède beaucoup de choses... *(Un temps)* La plupart de ces choses, avant de les posséder, je les ai désirées. Avec parfois une ferveur et une folie qui dépassaient tout ce que vous pouvez imaginer.

(Un temps)

AGATHE

Mais vous ne les aimiez pas.

JEREMY

Je n'ai de relation complète, totale, amoureuse, que dans le cadre d'un contrat. En dehors, je ressens des émotions, puissantes certes, mais que je ne peux pas qualifier d'amour.

(La voiture est toujours à l'arrêt.)

NOÉMIE

Pourquoi est-ce qu'on n'avance pas ?

RODOLPHE

C'est un feu rouge on dirait.

NOÉMIE

Il est bien long, ce feu rouge.

JEREMY

Fred, que se passe-t-il ?

FRED *(dans l'interphone)*

Un bouchon, Monsieur. Le carrefour est encombré. Mais je vois que ça se dégage.

JEREMY

Merci, Fred.

FRED *(dans l'interphone)*

A votre service, Monsieur.

(Un temps)

(La voiture reprend sa route.)

(Un temps)

RODOLPHE

Dites, Jeremy. Vous permettez que je vous pose une question ?

JEREMY

Bien entendu.

RODOLPHE

Et bien, disons qu'en tant que conseiller financier, je m'interroge sur votre manière d'aborder ces événements.

JEREMY

Ah, une question professionnelle donc.

RODOLPHE

Oui.

JEREMY

Je pensais que nous pourrions oublier le travail au moins le temps d'une soirée.

RODOLPHE

Désolé.

JEREMY

Non, mais poursuivez. On ne laisse pas une idée en jachère dans l'esprit d'un collaborateur, de peur que de mauvaises herbes y prospèrent. Qu'est-ce qui vous tracasse ?

RODOLPHE

Et bien, pour faire vite, votre optimisme.

NOÉMIE

Je ne lui connaissais pas cette qualité !

RODOLPHE

Ça n'est peut-être pas le bon mot. Peut-être est-ce par défi, je ne sais pas. Mais je m'étonne que nous n'ayons pris aucune disposition particulière face à la crise qui s'annonce.

JEREMY

La crise.

RODOLPHE

Oui, la crise. La situation sociale n'est pas ce qu'on pourrait qualifier de sereine. Et les effets commencent à se faire sentir sur le monde économique. Les bourses plongent, l'argent se volatilise, et avec toutes ces usines en grève depuis si longtemps, le choc sera sévère et la relance longue. Beaucoup y laisseront plus que des plumes.

(Un temps)

JEREMY

Oui. Et quelle est votre question ?

RODOLPHE

Et bien je ne sais pas. Est-ce que vous avez des informations que j'ignore ? Comment pouvez-vous faire comme si de rien n'était alors que tout s'écroule autour de nous et qu'il serait temps de sauver ce qui peut encore l'être ?

(Un temps)

JEREMY

Qu'en pensez-vous, Agathe ?

AGATHE

Pardon ?

JEREMY

Vous pensez que la situation actuelle nécessite des mesures particulières ?

AGATHE

Je ne suis pas une financière.

JEREMY

Vous en savez bien plus sur le commerce que la plupart d'entre nous.

AGATHE

J'ai un commerce de proximité. Rien de comparable à...

JEREMY *(l'interrompt)*

Mon quartier, c'est le monde. Quelle différence ?

RODOLPHE

Ça n'est pas comparable, non.

JEREMY

L'échelle est différente. La mécanique est identique.

RODOLPHE

Et bien si un secteur s'effondre, Agathe cherche à se débarrasser rapidement de ses stocks. Je l'ai vue faire avec les émaux. Quand l'émail artisanal a été étouffé par les copies industrielles, elle a tout liquidé en moins de six mois, avant même d'être certaine que la valeur allait effectivement s'écrouler.

JEREMY

Et dites-moi, Rodolphe. Quel secteur en particulier est en train de s'écrouler en ce moment ?

RODOLPHE

Et bien... Tous.

JEREMY

Je ne vous le fais pas dire. Donc, si je suis votre raisonnement, quelle serait, d'après vous, la valeur refuge ?

RODOLPHE

La même que toujours, l'or !

JEREMY

L'or a enregistré une chute de 50% ces trois derniers mois. Voyons, Rodolphe. Vous voulez me faire regretter de vous avoir engagé ? Ça n'est pas pour ça que je vous avais invité.

RODOLPHE

L'or chute, mais moins vite que le reste.

JEREMY

Vous savez bien qu'en physique - et l'économie n'est bien souvent rien d'autre que de la physique - un kilo de plumes et un kilo de plomb tombent à la même vitesse...

NOÉMIE

Ah bon ?

RODOLPHE

C'est temporaire. Quand les choses se calmeront, le cours de l'or remontera bien plus vite que le reste. *(Un temps long)* Je retire ce que j'ai dit, alors. Vous n'êtes pas optimiste. Vous êtes nihiliste. Vous pensez vraiment que cette crise ne passera jamais. Oui. Vous pensez que c'est vraiment en train d'arriver. Vous pensez que le monde tel qu'on l'a connu touche à sa fin.

*(La voiture s'arrête. Le moteur se coupe.)
(Une détonation à l'extérieur.)*

AGATHE

Alors ça, ça n'est pas un feu rouge.

NOÉMIE

Encore un bouchon. Vous allez voir qu'ils vont nous faire manquer la pièce, ces imbéciles.

JEREMY

Je pense que la marche du monde est une vague, Rodolphe. Et je pense que chaque vague est différente. Ce que vous me suggérez, depuis des semaines, c'est d'appliquer des recettes ordinaires face à un événement extraordinaire. Nous sommes un navire, face à la vague, et ce que vous appelez « prendre des mesures », j'appelle ça « ne rien faire ». Car appliquer des recettes, réciter des leçons, c'est ne rien faire. Ne rien faire et être prévisible, c'est la même chose.

AGATHE

Excusez-moi, je ne suis pas une spécialiste. Je me contente de suivre votre raisonnement.

JEREMY

Mais faites, Agathe. Que cette conversation ne soit pas réservée aux collègues de travail. Ce serait ennuyeux pour vous.

NOÉMIE

C'est bien la première fois que ça te dérange.

JEREMY

Dites-nous, Agathe.

AGATHE

Ce que je veux dire, c'est qu'en suivant votre raisonnement, ne pas réagir face à un événement exceptionnel serait la seule manière d'agir. Ne rien faire équivaldrait donc à faire.

JEREMY

Votre réflexion est juste, Agathe, à condition de prendre comme postulat que je n'ai effectivement engagé aucune action particulière.

RODOLPHE

Mais quelle action ? Je suis votre principal interlocuteur financier, Jeremy. Si vous aviez mis en place le moindre début de stratégie, je ne me poserais pas toutes ces questions.

JEREMY

Comme je vous le disais, Rodolphe, les événements de ce monde sont des vagues. Mais cette vague qui nous frappe n'est pas une déferlante comme les autres. Personne ne l'a vue venir. Personne n'a pu s'y préparer, c'est un

fait, et personne ne peut revenir en arrière. Cette vague est l'une de celles qui surgissent au large alors que rien dans les eaux calmes et les cieux simples ne pouvait le laisser supposer.

NOÉMIE

Tu te mets à la poésie maintenant ?

JEREMY

Vous avez déjà entendu parler de ces vagues, n'est-ce pas ?

Ce sont des vagues meurtrières. Leur force est inimaginable et les marins qui les ont vues et y ont survécu parlent d'un mur d'eau immense qui fonce plus vite que le vent. Mais en réalité, il ne s'agit pas d'un mur. Une vague, c'est une vague et elle est courbe. Et si les bateaux coulent après avoir été frappés de plein fouet, c'est parce que leur inclinaison s'adaptait à l'eau calme, dans une belle et tranquille horizontalité.

Si l'on pouvait faire plonger la poupe d'un bateau à l'arrivée de la vague, il est probable que les dégâts seraient minimes.

C'est de cette manière qu'il faut agir pour survivre à ce genre de crise. Et l'inclinaison de notre bateau, ça n'est pas après avoir été frappés qu'il faut y songer. C'est chaque jour, en eaux calmes, par vent faible, quand rien ne présage la catastrophe. Perpétuellement, il nous faut - pardonnez-moi l'image - mais il nous faut enfoncer nos culs dans l'eau, même si c'est froid, et humide, et désagréable, couler nos culs et modifier notre inclinaison, ne jamais cesser de le faire, car il n'y a pas d'eau calme. Une eau calme n'est jamais rien d'autre qu'une eau qui menace de s'élever, furieuse, contre tout ce qui la touche. Notre attitude, chaque jour, doit être celle des navires debout. Ou bien prendre le risque de périr, frappés de plein fouet, comme ces marins qui au loin ont vu arriver un mur liquide, et l'espace de quelques secondes n'ont rien pu faire d'autre qu'attendre, dans une impuissance totale, et la peur d'y rester.

(Un temps)

RODOLPHE

Je ne suis pas sûr de vous suivre.

AGATHE

Il semblerait qu'une information nous échappe, Rodolphe.

RODOLPHE

J'ai les yeux rivés sur nos comptes toute la journée. Je ne vois vraiment pas

ce qui pourrait m'échapper. Qu'est-ce qui m'échappe, Jeremy ?

(Jeremy sourit.)

AGATHE

En ce qui me concerne, c'est vrai qu'il peut m'arriver de ne rien faire face à une fluctuation du marché. Mais la situation n'a rien de comparable.

JEREMY

Et dans quelle situation pouvez-vous vous permettre de ne rien faire ?

AGATHE

Le temps... Vous vous en doutez, en matière d'antiquités, le temps est précieux. Le temps est bien souvent ce qui définit la valeur.

JEREMY

Je pensais que c'était vous.

AGATHE

J'agis à mon niveau, mais je ne peux rien contre le temps. Je ne peux que le laisser agir.

JEREMY

Expliquez-moi. Enfin, expliquez-nous.

AGATHE

Je ne vais rien vous apprendre, c'est enfantin.

JEREMY

Dites tout de même. Nous avons le temps.

AGATHE

Et bien, si on y réfléchit, n'importe quel objet, sur le marché, a trois statuts.

D'abord, il est « neuf ». Dans la grande majorité des cas, c'est à ce moment-là qu'il possède sa valeur maximale. Car rapidement, dès que quelqu'un l'achète, c'est-à-dire paie cette valeur de base, l'objet change de statut et devient « usagé », ou « d'occasion ». A partir de ce moment, l'objet se met à perdre de la valeur, et la majorité des objets suivent cette tendance jusqu'à ne plus rien valoir du tout.

Commercialement parlant, peu avant leur absence totale de valeur, et donc

leur destruction, on peut éventuellement les trouver en vente sur des brocantes estivales à des prix insignifiants. La brocante, ou plutôt le videgrenier, se distingue du marché de l'antiquité en ce sens qu'elle met sur le marché des objets dont la valeur est proche de zéro.

Pourtant, dans le cas de quelques objets, et pour des raisons très complexes, cette courbe descendante peut être amenée à s'inverser. Et c'est là qu'intervient le commerce des antiquités.

Notre travail, globalement, consiste donc à identifier les objets usagés dont la valeur pourrait augmenter. Nous les achetons au bas de la courbe, le temps agit, et si nous avons vu juste, leur valeur augmente, ce qui nous permet de les vendre en réalisant une plus-value.

JEREMY

C'est effectivement très clair. Mais dites-moi en quoi votre inaction commerciale est différente de la mienne, si on suppose que je n'ai effectivement engagé aucune action ?

AGATHE

Et bien pour reprendre mon raisonnement, je dirais que les courbes ne sont pas favorables. Et quand c'est le cas, le temps ne joue pas en la faveur du spéculateur. Le temps devient l'ennemi.

JEREMY

« Celui qui nous dota d'une vision si large,
Perçant aussi bien le passé que l'avenir,
Ne nous a pas pourvu de cette prescience divine
Pour qu'en nous inactive, elle achève de pourrir. »

(Une autre détonation, plus forte, ou plus proche.)

NOÉMIE

Ça se rapproche ? Jeremy, si tu pouvais arrêter ces envolées lyriques sans aucun sens et demander à Fred ce qui se passe. *(Jeremy ne répond pas)* *(Un temps)* Bon, je vais le faire. *(Elle s'avance vers l'interphone.)* Fred, Que se passe-t-il, s'il vous plaît ? Vous voyez quelque chose ? *(Pas de réponse. Que le grésillement de l'interphone.)* Fred ? *(à Jeremy)* Mais qu'est-ce qu'il lui prend ?

JEREMY *(à Rodolphe)*

Peut-être vous manque-t-il une information, Rodolphe. Mais à moi ? Pensez-vous qu'il me manque une donnée comptable quelconque ?

(Silence gêné.)

RODOLPHE

Que voulez-vous... Non... Je ne crois pas... Je vous tiens au courant le plus régulièrement possible de tous les facteurs comptables que...

JEREMY *(à Agathe, l'interrompant)*

Inutile d'être marié avec lui pour comprendre que cette réponse n'est pas totalement sereine, n'est-ce pas ?

AGATHE

Rodolphe ?

NOÉMIE

Fred ? Fred ? Fred, ça n'est plus drôle du tout. Que se passe-t-il ?

JEREMY

L'interphone est peut-être cassé.

NOÉMIE

Mais non, j'entends sa radio. Ecoute. Fred ?

AGATHE

Rodolphe ? Ca va ?

RODOLPHE

Je voudrais être ailleurs.

AGATHE

Mais que se passe-t-il au juste ?

JEREMY

Oui, Rodolphe, dites-nous. Que se passe-t-il au juste ?

NOÉMIE

Mais qu'est-ce qu'ils font ? Oh, mon Dieu !

AGATHE

Quoi ?

NOÉMIE

Les manifestants, regardez. Ils viennent vers nous. (à l'interphone) Fred ! Faites marche arrière ! Faites quelque chose !

*(Le bruit de la foule. Des cris, des détonations, sont maintenant très proches. On distingue derrière les vitres teintées des centaines de silhouettes et des lueurs rouges de feux de Bengale.)
(Jeremy et Rodolphe semblent ne pas se soucier du tumulte. Jeremy fixe Rodolphe avec un demi-sourire. Rodolphe fixe ses mains qu'il triture nerveusement.)*

NOÉMIE

Il faut s'enfuir ! Jeremy ! Réagis, bon Dieu ! Ils vont nous lyncher !

JEREMY *(sans cesser de fixer Rodolphe)*

La limousine est blindée. Ils ne vont rien faire. Ni balle, ni masse, ni rien. Nous sommes à l'abri.

AGATHE

Excusez-moi mais il faudra bien sortir à un moment ou à un autre.

JEREMY

Sortir serait dangereux, oui. Mais rester ici en attendant qu'ils se lassent, et discuter, comme des individus civilisés, ça n'est pas forcément aussi réjouissant que le théâtre, mais ça n'est pas une torture non plus. *(Un temps)* C'est une torture pour vous, Agathe ?

AGATHE

Ça n'est pas comme ça que j'imaginai passer ma soirée.

JEREMY

La surprise ! Les surprises ! La vie n'est faite que de ça !

NOÉMIE

On a la radio dans ta voiture super-blindée au moins ? Ils vont peut-être...

*(Un coup violent s'abat sur la vitre et interrompt Noémie qui pousse un petit cri aigu.)
(Les manifestants semblent cerner le véhicule et commencent à le secouer.)*

JEREMY

Non. J'ai fait retirer la radio. Quand je suis dans cet habitacle, c'est l'un de mes rares moments de répit. Je ne veux rien savoir du monde. Je suis dans une bulle de métal blindé. Il n'y a que là que je suis vraiment en paix.

NOÉMIE

Tu parles d'une paix ! J'espère au moins que cet imbécile de Fred n'a pas laissé les clés sur le contact.

AGATHE

Rodolphe ?

RODOLPHE

Je ne me sens pas bien. Je ne veux pas être là.

AGATHE

Ça suffit, Rodolphe, reprends-toi ! Tout le monde voudrait être ailleurs !

JEREMY

Non, Agathe, laissez-le. C'est intéressant. C'est vraiment une question qui me taraude depuis que nous sommes partis.

NOÉMIE

Dans l'interphone ! J'entendais la radio de Fred ! On peut peut-être savoir ce qui se passe !

AGATHE

Quelle question ?

JEREMY

Pourquoi vous avez accepté cette invitation, Rodolphe ?

*(Noémie pousse un soupir et se jette sur l'interphone.)
(Elle écoute fébrilement mais c'est le brouhaha de la foule qu'elle entend, noyé dans les grésillements.)*

RODOLPHE

C'est naturel. Mon patron m'invite au théâtre, j'accepte. C'est naturel.

JEREMY

Les événements actuels n'ont rien de naturel. C'est ce que vous ne cessez de me répéter depuis des semaines.

RODOLPHE

Le monde ne s'arrête pas de tourner. Les comédiens jouent.

JEREMY

Nous n'en savons rien. Au mieux, nous savons que les théâtres enregistrent les réservations. *(Un temps)* Vous mentez, Rodolphe. Mais ça n'est pas grave. Je veux une réponse franche à ma question. Alors brisons la glace. Je sais ce que vous avez fait ce matin à la banque.

(Rodolphe est livide.)

(Agathe et Noémie attendent la suite qui ne vient pas.)

RODOLPHE

J'ai déposé des chèques, comme je fais chaque vendredi.

JEREMY

C'est exact. Et très consciencieux de votre part. Surtout au milieu de ces événements inhabituels.

RODOLPHE

J'ai... parlé. Avec notre banquier.

JEREMY

C'est juste aussi. De quoi avez-vous parlé, Rodolphe ?

RODOLPHE

De la manière de préserver nos biens pendant cette crise.

JEREMY

Mes biens, Rodolphe. Mes biens.

(Les manifestants ne cessent de secouer la voiture.)

RODOLPHE

Bien sûr.

JEREMY

Et qu'avez-vous décidé ensuite ?

RODOLPHE

Je ne... Ce n'est pas à moi de prendre des décisions. Je ne suis que conseiller.

JEREMY

Allons, allons. Ne faites pas attendre ces dames. Vous imaginez bien que si nous avons cette conversation, c'est que je suis au courant. Assumez un peu vos actes, voyons. C'est exténuant.

RODOLPHE

Je voudrais... prendre l'air. Je suis un peu claustrophobe parfois. Je dois... Il faut que je sorte. Je veux être ailleurs.

AGATHE

Rodolphe, qu'est-ce que tu as fait ? Arrête ce numéro. Tu n'as jamais été claustrophobe.

RODOLPHE

Ça n'est pas réel. Peut-être que ça n'est pas réel. Parfois, c'est réel. Ça arrive. Les choses arrivent parfois. Elles se passent.

NOÉMIE

Il n'est pas bien, là, on dirait.

JEREMY

Chut !

RODOLPHE *(à sa femme, mais comme pour lui-même)*

Les moments pénibles, Agathe. Ils arrivent. Ils se passent. Ils me percent, tu sais.

AGATHE

Mais qu'est-ce que tu racontes ?

(Les sons extérieurs semblent s'estomper, même s'il est évident que rien ne change en réalité.)

RODOLPHE

Comme des flèches, ou des lances, ou des herses lourdes qui m'assomment et me percent à la fois.

Alors je suis contraint, sur le sol, et ma joue saigne sur la pierre, et je ne peux plus rien faire, bouger ou crier ou fuir cette douleur.

Ça arrive.

Ces moments-là sont rares mais ils arrivent.

Et je ne peux pas m'empêcher de penser, dans ces moments-là, que j'aurais pu être ailleurs.

Eviter la douleur, et la contrainte.

Et je revois certains instants du passé. Pas des moments décisifs, comme ce jour où j'ai décidé de faire de l'Économie plutôt que de l'Histoire.

Non, des instants calmes. Des instants sereins. Des lignes droites et calmes de certitude absolue.

Et je me mets à haïr cette certitude, et à haïr ce bonheur dont j'étais trempé, parce que ce bonheur, et cette certitude justement, m'ont mené tout droit vers cette douleur que je vis. Et sans cette certitude, j'aurais eu le choix, j'aurais pris un autre chemin, j'aurais douté de mes pas qui me portaient et probablement j'aurais fait demi-tour.

Alors tout change.

C'est rare, mais parfois je réussis à tout faire changer.

C'est ma haine de ces certitudes passées, et ma haine du bonheur passé qui m'en donnent la force.

Et je me vois, ailleurs, autrement, là où j'aurais pu être si j'avais pris un autre chemin, si ma certitude n'avait pas mis devant moi le mirage du bonheur. *(Un temps)*

Ce que je veux dire, c'est que c'est ça que je vois en ce moment, quand la voiture tanguait et que j'entends les coups de la foule qui frappe dehors, et que j'ai peur.

Je ne vois plus la foule.

Et je ne vois plus la limousine, ni aucun de vous non plus.

Je ne vous vois plus.

Ce que je vois maintenant, c'est une vaste étendue verte, brunie de quelques bosquets. Je vois dans cette prairie un enclos, et la modeste maison de rondins gris dans laquelle je vais pour écrire mes livres.

Nous ne sommes pas hier, ni demain.

Nous sommes aujourd'hui et je ne travaille pas pour vous, Jeremy.

Je ne travaille pas pour vous parce que j'ai décidé d'étudier l'Histoire. Cette certitude que j'avais et qui m'a fait penser autrefois que l'Économie m'offrirait de meilleurs débouchés professionnels, cette certitude est morte et n'a jamais vu le jour.

Aujourd'hui, je l'ai pris, cet autre chemin, et c'est dans cette prairie qu'il m'a mené, loin des émeutes, loin de vous, loin de cette limousine, et loin de cette certitude qui dort encore en moi aujourd'hui, et qui dans son sommeil rêve toujours des fois inébranlables que je porte, et des choix invincibles que je ne peux plus faire, et des convictions coulées dans le béton, et des opinions de mes amis, et de tout ce que je pense et ressens.

Et je suis un autre, un autre qui peut-être au fond de lui abrite à son tour une bête endormie, mais peu importe.

Parce que lui, ça n'est pas moi, et je ne suis plus là, je suis ailleurs, je suis autre. Et j'observe l'horizon courbé par les collines dans le calme d'un lieu sans violence, sans vitres blindées, et sans la colère de ces inconnus sans visages qui tentent de les fracasser.

(Un temps)

(Les bruits extérieurs reviennent.)

JEREMY

Vous êtes un lâche, Rodolphe. Et vous êtes aussi très naïf d'imaginer qu'on puisse être autre chose que ce qu'on est.

AGATHE

N'en rajoutez pas, s'il vous plaît. Il n'est pas dans son état normal.

JEREMY

Bien sûr que si. Il est dans l'état normal du rat pris au piège et qui devient fou.

AGATHE

Mais quel piège ?

JEREMY

Je veux qu'il le dise lui-même.

NOÉMIE

On s'en fout, Jeremy. Je comprends rien à vos histoires. Je comprends rien à ce qu'il raconte. Trouve plutôt un moyen de nous sortir de là. Tu ne vois pas que c'est nous les rats pris au piège ? Tu peux te convaincre que tu maîtrises la situation, mais ne nous fais pas gober ça à nous.

AGATHE

Qu'est-ce que tu as fait, Rodolphe ?

NOÉMIE

Avec tout le respect que je vous dois, Agathe, on s'en fout de ce qu'il a fait. Vous ne voyez pas qu'il y a d'autres choses plus urgentes à régler dans l'immédiat ?

AGATHE

La voiture est blindée, on ne craint rien. Il n'y a qu'à attendre que ces gens partent. Alors autant éclaircir ce problème en attendant.

JEREMY

Elle a raison, Noémie. Il n'y a rien à craindre.

(Une explosion. Et une secousse.)

NOÉMIE

C'était quoi, ça ?

JEREMY

Sûrement un pneu. Ils s'en prennent aux seules choses vulnérables sur cette voiture.

NOÉMIE

Vous êtes tous fous. Ils deviennent de plus en plus violents. Ils ne s'arrêteront pas maintenant.

AGATHE

La police arrivera.

NOÉMIE

La police ? Pour nous ? Comment pourraient-ils savoir qu'on est là ?

AGATHE

Ou bien il n'y aura qu'à sortir. Ce sont des hommes, pas des animaux. Nous sommes dans un pays civilisé. On ne lynche pas les gens en pleine rue.

NOÉMIE

Et bien allez-y ! Sortez !

(Un temps. La voiture tanguet et se prend toujours des coups.)

RODOLPHE

Je suis allé à la banque, comme je fais tous les vendredis. J'ai déposé les chèques, puis j'ai demandé à voir le directeur. Je lui ai expliqué que face à la tournure que prenaient ces événements, la direction et le conseil d'administration avaient décidé de solder nos comptes. Je savais que ma procuration ne suffirait pas, alors j'avais préparé un dossier complet : compte-rendu d'assemblée générale extraordinaire, ordre de retrait manuscrit, procuration contresignée, tout ce qu'il fallait pour que je puisse effectuer seul le retrait. J'ai demandé le maximum en lingots d'or et le reste en liquide. Quand le directeur a vu qu'un camion de transport de fonds était garé devant la porte, il n'a plus douté de ma bonne foi. *(Un temps.)* Je n'ai pas tremblé quand j'ai vu arriver les chariots qui avaient du mal à rouler à cause du poids de l'or. Et je suis resté serein quand les portes du camion se sont refermées et que j'ai salué le directeur de la banque en me disant que c'était la dernière fois...

NOÉMIE

De quoi est-ce qu'il parle, Jeremy ?

JEREMY

Ce que je ne comprends pas, c'est comment vous pouvez être d'un côté tellement culotté et de l'autre tellement mauviette.

RODOLPHE

Je n'ai fait ça que pour l'entreprise.

JEREMY

Foutaises ! Faites preuve d'un peu de cran, bon dieu ! Ce que vous avez fait est exceptionnel !

NOÉMIE

Mais réponds-moi ! Il parle de notre argent ?

JEREMY

Vous vous rendez compte, Agathe ? Vous le pensiez capable d'une chose aussi incroyable ?

AGATHE

Je ne sais pas quoi dire.

NOÉMIE

Notre argent ? Vous avez volé tout notre argent ?

RODOLPHE

Pour le mettre à l'abri. Il vaudrait la moitié de sa valeur ce soir si je ne l'avais pas fait.

JEREMY

Je vous en prie, Rodolphe. Arrêtez votre cinéma. Faites-moi au moins croire que toutes ces années à mes côtés vous ont au moins appris le courage, l'envie d'entreprendre, quelque chose comme ça. Dites-moi que vous comptiez quitter le pays ce soir, après le théâtre, et peut-être rejoindre cette vallée dont vous parliez. Dites-moi que c'était votre plan. *(Un temps.)* Et puisque votre femme semble ne pas être au courant, dites-moi que vous comptiez partir sans elle. C'est ce que vous comptiez faire, n'est-ce pas ?

RODOLPHE

Cet argent était perdu ! Vous n'avez pas voulu m'écouter !

NOÉMIE

Voleur !

RODOLPHE

Je n'ai rien volé ! Cet argent n'aurait plus existé demain ! Je ne l'ai pas volé ! C'est vous qui l'avez perdu !

JEREMY

Vous voyez, Agathe. On ne connaît jamais vraiment la nature des choses. La véritable nature échappe toujours à notre expertise. C'est nous, et nous-seuls, qui accordons une valeur.

AGATHE

Tu as accepté de venir au théâtre ce soir pour passer une dernière soirée avec moi. Je ne voulais pas. Tu as insisté. Tu avais prévu de t'enfuir.

(Un autre pneu éclate. Les coups sur la carrosserie se font de plus en plus violents.)

RODOLPHE

Non. Non, je ne voulais pas. Je n'ai rien prévu.

JEREMY

Ne soyez pas triste, Agathe. Réjouissez-vous. Vous avez un mari qui peut encore vous surprendre. Ça n'est pas si fréquent.

NOÉMIE

Je veux sortir. Je veux appeler la police.

JEREMY

C'est très amusant, Noémie.

NOÉMIE

Oui, probablement. Et moi, ce que je trouve très amusant, c'est que tu savais qu'on t'avait volé tout ton argent et que tu n'as rien fait.

(Jeremy prend une valise sur le côté de son siège et la pose sur ses genoux.)

JEREMY

L'argent n'a plus d'importance maintenant, si jamais il a eu une importance avant.

RODOLPHE

Je vais tout vous rendre. Si on sort de cette voiture, je vous jure que je vais tout vous rendre.

JEREMY

Ne soyez pas pathétique. Gardez ces lingots. Ils vous feront un matelas moins confortable que vous ne l'imaginez.

AGATHE

Tu avais prévu de me laisser.

RODOLPHE

Non !

JEREMY

Vous ne pouvez pas lui en vouloir, Agathe. Mettre en œuvre une évasion est un geste courageux, et bien plus respectable que les jérémiades qu'il vient de nous servir. Il nous arrive à tous, parfois, d'avoir envie de tout quitter. Mais bien peu sont capables de passer à l'acte. Vous-même, au milieu d'une nuit profonde, il vous est probablement arrivé de penser ce genre de

choses, n'est-ce pas ? Peut-être même ce soir, quand vous nous écoutiez, silencieuse, en route vers un théâtre dont vous n'aviez que faire.

NOÉMIE

Moi oui, j'ai eu envie de m'enfuir ! Et j'ai de plus en plus envie.

JEREMY

Mais tu ne le feras jamais, chérie.

NOÉMIE

Et qu'est-ce que tu en sais ? Tu crois que je nage dans le bonheur ? Tu crois que je n'ai jamais pensé au divorce ?

JEREMY

Ce qu'on pense n'a aucune importance. Ce qu'on dit n'en a pas plus. Il n'y a que ce qu'on fait qui soit digne de valeur.

AGATHE

Vous me fatiguez, Jeremy.

NOÉMIE

Exactement, tu nous fatigues.

JEREMY

Non, je ne vous fatigue pas, Agathe. Je le vois dans vos yeux. Pas seulement maintenant, mais depuis que vous êtes montée dans cette voiture. Et aussi cet autre jour où nos regards se sont croisés, ce jour où pour la première fois je vous ai vue alors que vous rendiez visite à Rodolphe dans nos bureaux. Depuis ce premier jour, dans vos yeux, je l'ai vu.

AGATHE

Ah oui ? Et quoi donc ?

JEREMY

Votre désir.

AGATHE

Ne devenez pas grossier.

NOÉMIE

Non mais tu te crois où ? Ça va pas, non ?

JEREMY

Je vois votre désir d'être ailleurs, à la place de ma femme peut-être. Vous vous dites que c'est une place confortable.

RODOLPHE

Je vous en prie, Jeremy !

JEREMY

Le preux chevalier s'offusque. Laissez donc votre femme répondre seule. Elle en a parfaitement les moyens.

(Il ouvre sa mallette, glisse sa main à l'intérieur.)

AGATHE

Cette conversation est insensée, qui plus en présence de votre femme.

NOÉMIE

Mais parfaitement ! Non mais tu te prends pour...

(Un coup de feu éclate, mais à l'intérieur de la voiture, cette fois.)

(Jeremy avait sorti un revolver et vient d'abattre sa femme d'une balle dans le cœur.)

(Même les bruits dehors se calment temporairement.)

JEREMY

Voilà, je n'ai plus de femme. La conversation est plus sensée maintenant ? *(Un temps)* Certes, nous sommes aussi en présence de votre mari. Mais ça n'est pas un problème, n'est-ce pas ?

AGATHE *(peinant à sortir un son)*

Non.

JEREMY

Bien.

Ce que j'essayais de vous dire, c'est que nous convoitons.

Nous passons notre temps à convoiter.

C'est ainsi. C'est normal. Appelez ça comme vous voulez, le résultat est le même. Nous cherchons le mieux. Nous l'envions.

Nous ne sommes pas nombreux à avoir le courage suffisant pour faire en

sorte d'obtenir ce mieux, mais tous, quoi qu'on en dise, tous le désirons. C'est un mieux matériel, social, sentimental, moral, le plus souvent tout ça à la fois.

Une poignée de moines zen sur leur rocher, quelques curés, quelques bonnes sœurs vous expliqueront que tout ça n'est qu'illusion, que ce bonheur total auquel nous aspirons est inaccessible et vain, mais tous reconnaîtront qu'il est dans notre nature humaine de convoiter. Dieu lui-même s'est senti obligé de légiférer. C'est bien la preuve que le problème est réel, et ancestral.

Rodolphe, arrêtez donc de regarder ma femme comme ça ! Elle est morte, je lui ai tiré dans le cœur. Il n'y a rien à faire, personne à sauver, alors calmez-vous s'il vous plaît. Si ce que je dis ne vous intéresse pas, pensez à autre chose, mais cessez de gesticuler comme ça. (*Un temps*)

Vous désirez, Agathe.

Vous êtes forte. Vous êtes un être moral, un être de raison, et cela vous permet de résister à ce désir, mais il n'empêche que vous désirez.

Vous me désirez.

Si ce n'est moi, physiquement, du moins ma situation, ma personnalité, mon pouvoir, ma valeur.

Vous êtes une experte. Vous pressentez que Rodolphe est en train de perdre son statut de « neuf » tandis que moi j'acquière de plus en plus le statut « d'ancien ».

Vous réfléchissez au meilleur placement.

Vous étudiez les courbes et vous vous apprêtez à changer d'inclinaison. Vous songez sérieusement à prendre la vague et ne pas vous laisser engloutir par le temps qui passe et détruit tout.

Vous songez, Agathe, mais au fond de vous, vous connaissez déjà la réponse, d'autant plus après ce que vous venez d'apprendre.

AGATHE

Je ne vous désire pas.

JEREMY

Bien sûr que non. Vous résistez. Et c'est bien normal. Vos valeurs vous interdisent de mener la vie que je mène, de vivre à mes côtés. Vos valeurs, plus que tout, vous interdisent de spéculer sur l'humain, ou sur les sentiments.

Mais imaginons, voulez-vous ?

Faisons comme Rodolphe. Sortons de cette voiture.

Imaginez ce que nous ferions.

Imaginez ce que je vous ferai. (*Un temps*)

Nous pourrions commencer la soirée Chez Yves. Je suis certain que ce genre de restaurant vous plairait. Ca n'est jamais simple d'obtenir une table là-bas, mais ma secrétaire fait des miracles. Je ne sais pas comment elle fait. Même moi, je ne peux pas avoir de table, mais elle, elle y arrive.

Nous commencerions par un apéritif. Le plus distingué serait du champagne mais si vous prenez quelque chose de plus sucré, je m'arrangerais pour que votre verre soit une véritable œuvre d'art. (*Un autre pneu éclate, suivi d'un autre.*)

Je pense qu'ensuite, vous prendrez une salade, pas très copieuse, mais qu'elle le soit ou non, vous ne finirez pas votre assiette.

Vous avez le physique d'une femme qui mange des salades et l'allure de celles qui ne les finissent pas.

En revanche, vous prendrez un dessert bien volontiers, pour la couleur.

Une mousse au chocolat si vous êtes habillée en blanc, par défi, pour faire la démonstration de votre maîtrise, mais plus vraisemblablement une salade de fruits, pour la fraîcheur qu'elle inspire, les senteurs, l'été. Ce sera un message, et je le recevrai parfaitement. Je penserai encore, dans cette même voiture qui fera mine de vous accompagner chez vous, je penserai encore à la manière que vous aviez de porter ces fruits mûrs à votre bouche, les yeux presque clos l'espace d'un court instant, les savourant et sachant qu'en cet instant d'obscurité, j'avais moi tout le loisir de vous admirer.

Sur le chemin du retour, ni vous ni moi ne serons dupes, mais nous sommes des êtres civilisés, alors nous jouerons le jeu jusqu'au bout. Le jeu des convenances.

Je vous vanterai les mérites du Cognac que je transporte toujours dans un compartiment spécial de cette même limousine, un Cognac que je laisse vieillir dans cette voiture, parce qu'il est prouvé que les transports font vieillir l'alcool plus vite. Et comme vous êtes taquine, vous me demanderez s'il en va de même pour les passagers. Dans l'éclat de rire qui suivra, je poserai ma main sur votre genou, très délicatement, et vous me laisserez faire, sans même regarder.

A cet instant, vous direz simplement « Allons vieillir moins vite chez vous », ou une autre phrase similaire, pleine d'esprit, et de promesses.

Et nos lèvres se rapprocheront.

Et au moment de m'embrasser, vous n'oublierez pas de poser votre verre de Cognac sur cette tablette, par politesse et peur de le renverser dans les événements qui suivront.

Mais tout sera doux. Rien ne sera brusque.

Nos lèvres toujours jointes en un long baiser, nous sentirons nos corps se rapprocher, comme attirés l'un par l'autre, sans savoir lequel d'entre nous attire l'autre à lui.

Je sentirai vos seins, pour la première fois devenus réels, contre moi, alors que je n'avais fait que les imaginer. Alors délicatement, alors que jamais je n'avais même espéré pareil bonheur interdit, vous me prendrez la main et la poserez sur votre poitrine.

Je pourrai sentir battre votre cœur et peut-être ouvrirai les yeux pour voir les vôtres plus fermés encore qu'ils ne l'étaient jusqu'à présent, perdue, offerte, offrande en même temps que celle qui offre.

Et je ne pourrai plus me contrôler.

J'aurai un mal infini à obéir aux convenances, car nous sommes civilisés mais au fond, bien sûr, ne sommes que des humains, animaux qui savent compter, voler, et guère plus.

Alors je glisserai ma main libre le long de votre cuisse, emportant votre robe car vous porterez une robe.

Et cet instant durera une éternité pendant laquelle vous et moi frissonnerons à la seule idée de sa conclusion.

Et j'atteindrai le tissu, humide, chaleureux, de votre culotte tandis que le mouvement de vos cuisses, s'ouvrant pour m'accueillir, fera comme un poème que tout poète rêve de...

(Agathe ouvre la portière et sort de la voiture. Elle claque la portière derrière elle.)

(Les coups sur la carrosserie et les cris redoublent de puissance.)

(Un long temps.)

(Un bruit d'explosion, mais différent des pneus éclatés. Des flammes apparaissent derrière les vitres ; la voiture est en feu.)

JEREMY

J'imagine que je dois prendre ça pour un refus.

(Rodolphe a un mouvement pour ouvrir la portière, mais se ravise.)

(Un long temps. Les flammes obstruent toutes les vitres. De la fumée s'insinue dans l'habitacle.)

(Calme, Jeremy ouvre un compartiment secret, duquel il sort une bouteille de Cognac. D'un autre placard, il sort deux verres qu'il pose sur la tablette.)

RODOLPHE

Cette voiture résiste aussi au feu ?

(Jeremy sert les deux verres de Cognac. Il tend l'un d'eux à Rodolphe qui hésite, puis le prend.)

(Jeremy prend son verre et le tend à Rodolphe pour trinquer.)

JEREMY

Je ne sais pas. Buvez donc pendant que c'est frais.

(Rodolphe trinque.)

(Ils boivent tous les deux en silence tandis que les flammes à l'extérieur deviennent de plus en plus grandes et la fumée à l'intérieur plus épaisse.)

(Un long temps.)

JEREMY

Vous savez, Rodolphe, vous avez une femme vraiment...

(Noir, avant qu'il ne finisse sa phrase.)

FIN DE LA PIECE